

4E MARATHON  
D'ÉCRITURE DE  
**NOUVELLES**

Médiathèque  
Simone de  
Beauvoir -  
Ramonville -  
2020

**ASSOCIATION DE FI(LE) EN RÉCIT**



# NOUVELLES

Recueil des nouvelles écrites en septembre 2020 dans la médiathèque Simone de Beauvoir durant le 4e marathon d'écriture de la nouvelle organisé par l'association De Fil(le) en Récit.



Merci à Marion Lanoux Blanco et Pascal Franc pour leur accueil.

Merci Pascal, d'être venu désactivé l'alarme un samedi soir à l'heure de l'apéro.



L'Envolée belle / Sylvie Azun-Jilali

Page 9

Des nouvelles du large / Philippe Chapet

Page 18

La Maladresse / Aude Fourmann

Page 23

L'Aventure de bonheur / Cyann Désirée Alain Suquet

Page 29

Le Jour du seigneur / Audrey Denis

Page 33

L'Ombre et la lumière / Catherine Peig

Page 41

Mauvais rêve / Dany Lanza

Page 50

Missouri / Agnès Sommare

Page 56

Mon covid / Yannick De Luca

Page 64





## *L'Envolée belle* par Sylvie Azun-Jilali

Il avait surgi de derrière une enveloppe jaunie, aux bords écornés, qui abritait un restant de perles éparées, autrefois collier. Sa main s'en était immédiatement saisie, intriguée de le découvrir là, dans l'ordre parfait de son tiroir. Tiens donc ? Que représentait-il ?

Elle avait chaussé ses lunettes et plissé un peu les yeux pour mieux en distinguer les contours. Oh ! Ça alors ! Le cliché photographique les représentait attablés, l'eau à mi — cuisses, sous un parasol rouge, affublés de lunettes de soleil, en train de pique-niquer sur une table de camping. Il y avait là, Jacques, son époux, Théo leur fils, et Héléna, leur belle-fille. Théo et Héléna se faisaient face, le visage presque défait, ou pour le moins, sans expression, tandis que Jacques et elle, posaient côte à côte, tout sourire.

Elle avait cherché quelques instants dans la nébuleuse de sa mémoire à restituer cet instant. Et parvenu finalement au déclic : ce cliché photographique avait été pris lors d'un week-end qu'ils avaient passé ensemble, quelque part sur la côte atlantique. Elle ne savait pas dire quand, mais probablement il avait été fait à l'occasion d'une de ces braderies annuelles auxquelles Jacques et Théo aimaient tant se rendre pour chiner : père et fils partageaient en effet une même passion pour tous les accessoires datant de la Seconde Guerre mondiale. C'était là d'ailleurs leur principal motif de sorties, pour ne pas dire la seule. Si dans les débuts de leurs pérégrinations elle les avait volontiers accompagnés, elle s'était vite lassée de cette couleur kaki, écœurante à tant être partout présente, de ces casques lourds à moitié défoncés, de tous ces tas de ferrailles rouillées, au milieu de médailles et de pièces

détachées. Elle avait préféré demeurer à la maison, dans le calme de sa solitude.

Étrangement, sur cette photo, elle figurait aux côtés Hélène. Cette dernière ne s'était pourtant liée à Théo que plus tard, bien plus tard lui semblait-il, que la passion collectionneuse du père et du fils. Elle tenta de creuser un peu dans sa mémoire... mémoire oublieuse... paresseuse... et tandis qu'elle s'apprêtait à remiser la photo dans le tiroir, une image soudain vola jusqu'à elle. Un lointain souvenir enfoui sous l'accumulation des jours... En un instant, le contexte de la photo lui était revenu, avec une netteté et un tranchant fulgurant, tel un boomerang.

Celle qui n'était à l'époque encore que la petite amie de leur fils, Hélène, avait insisté auprès d'elle, la priant de bien vouloir l'accompagner à une de ces braderies à laquelle Théo l'invitait pour la première fois. Bien qu'extrêmement réticente à cette perspective, elle s'était toutefois laissé convaincre de l'escorter afin de ne pas mettre en échec son entreprise amoureuse naissante.

Le week-end de braderie venu, sitôt descendus du train, tous quatre s'étaient acheminés vers un petit hôtel dans lequel les deux hommes avaient leurs habitudes. Il faisait dans son souvenir très beau, très chaud, et l'ambiance de la soirée avait été, sinon légère, tout du moins pas désagréable, autour d'un bon repas pris dans un restaurant en bordure de mer. Le lendemain, de bonne heure, le petit déjeuner expédié, à peine dégluti, il avait fallu se rendre à la braderie. Hélène était piquée de curiosité en dépit de ce qu'elle avait pu lui raconter sur le macabre de cette braderie. Fallait-il que la belle fût amoureuse !

A leur arrivée parmi les stands, ils s'étaient sans attendre dirigés vers la partie de la braderie où ils pensaient pouvoir trouver la pièce rare recherchée. Elle ne se souvenait plus précisément de quelle pièce il s'agissait ; ce dont elle se

souvenait clairement en revanche, c'était le moment où Héléna, après qu'ils eurent déambulé un long temps au gré des vendeurs, s'était penchée vers elle et lui avait glissé discrètement à l'oreille : « Et si nous allions boire ou manger quelque chose ? ... Parce que je commence à être un peu fatiguée. Je ne sais pas vous... ».

Petit regard de connivence entre elles, accompagné d'une esquisse de sourire... début de leur entente silencieuse... Jusqu'ici, elle s'était toujours efforcée de demeurer aux côtés de Jacques et de Théo, malgré l'ennui que lui inspirait ce genre de braderie. D'un accord tacite, il était entendu qu'ils demeureraient groupés.

Mais ce jour-là... petit vent nouveau... Ce qu'elle n'aurait pas osé demander pour elle, elle l'avait demandé pour la jeune fille amoureuse, arguant qu'Héléna était un peu lasse et qu'elles iraient bien se désaltérer dans une buvette. Peut-être pourraient-ils se retrouver ultérieurement en un point donné ? Tout occupés à leur quête, Jacques et Théo n'avaient émis aucune objection ni même réserve. D'ailleurs, avaient-ils seulement conscience de leurs présences !?

Et c'est alors qu'elles se dirigeaient tranquillement vers la buvette, qu'ils avaient inopinément surgi dans son champ de vision. Sans crier gare et sans la moindre transition. Car cette irruption était totalement incongrue dans ce contexte militaire ! Le temps que son cerveau imprime l'image et la transmette au reste de son corps, elle était demeurée interdite, clouée sur place. L'effet de surprise passé, un regain d'énergie l'avait parcouru des pieds à la tête, un afflux intense de chaleur, envahie. Sous le coup de l'émotion, elle s'était presque sentie défaillir.

Il faut dire qu'elle n'avait encore jamais vu pareil assemblage. C'était comme si d'immenses bottes, montant jusqu'aux genoux, avaient été montées sur de petits vélos. Et quelles

bottes ! façonnées dans un beau cuir marron, avec une courbure parfaite, qui inspirait instantanément l'envie d'y glisser ses pieds. Elles étaient agrémentées sur chacun de leurs côtés de petits boutons recouverts de cuir et reliés de part en part par de fins élastiques. Une large barre de cuivre réunissait latéralement les bottes au vélo — roulettes. Le bout des bottes prenait appui sur ce qui semblait être un guidon, et l'arrière des talons s'emboîtait parfaitement à hauteur d'une selle imaginaire. Dans l'intervalle des guidons et de la selle, un espace libre, surplombé par la semelle des bottes, où laisser vaguer librement son esprit... Il résultait de l'ensemble une esthétique étrange, fascinante, insolite et presque hypnotique.

Elles donnaient l'envie d'être approchées, caressées par une main amie. Mais ce n'étaient pas seulement les bottes qui l'avaient les roulettes, tout autant que les bottes, l'avaient percutée : de formes pleines et généreuses, elles invitaient à la mobilité, à prendre le large en toute liberté, à se laisser glisser et griser par la vitesse du mouvement. Une image de trottinette était venue se sur-imprimer à cette vue : une trottinette, du temps où elle était enfant et encore totalement alerte, prompte au mouvement et à l'amusement. Elle se revoyait poussant fort sur sa petite jambe droite pour impulser l'élan nécessaire à la patinette, cherchant toujours à aller plus vite, toujours plus loin. A cette évocation, elle avait souri, retrouvant pour quelques instants son allant primesautier d'avant.

Héléna était retournée sur ses pas, étonnée de ne plus la voir à ses côtés. D'un doigt pointé, elle lui avait alors désigné l'objet de sa joie : « Regardez comme c'est drôle ! des bottes montées sur vélos ! ». Héléna s'en était immédiatement saisie, après les avoir brièvement soupesées du regard : Wouah ! superbes ! belle œuvre ! » s'était-elle contentait de dire en les lui tendant. Elle, n'avait presque pas osé les toucher de crainte de rompre la magie de l'objet. Mais Héléna avait insisté : « Tenez ? si ça se

trouve elles vous iraient bien aux pieds ! » Cette interpellation l'avait sciée : elle n'avait aucunement dans l'idée de les essayer ! et encore moins de se les approprier ! seulement l'envie de les admirer. Le vendeur s'était toutefois approché d'elles, très avenant. Il leur avait expliqué que ces patins à roulettes, car il s'agissait bien de patins, était un antique modèle comme on il s'en fabriquait au XIXe siècle. Ceux-ci provenaient d'Allemagne et avaient été retrouvés dans le grenier d'une maison. On n'en connaissait pas la propriétaire, mais sans doute cette personne appartenait-elle à la noblesse, car ces patins étaient fabriqués sur mesure, ajustés à chacun des pieds au centimètre près. Et d'ailleurs seuls les nobles avaient loisir à s'offrir du bon temps. Du bel art, et du bel art demeuré intact, comme elles pouvaient toutes deux le constater. Tout en leur parlant, il avait entrouvert une des bottes, et avait tendu le patin à Héléna qui le lui avait tendu à son tour... « Essayez... » Après tout, pourquoi pas ? s'était-elle demandé. Elle avait précautionneusement introduit un pied, puis l'autre dans les patins. Le temps de cette opération, Héléna et le vendeur étaient demeurés silencieux, à moins qu'elle n'eût été plus en état de les entendre, toute absorbée qu'elle était par la sensation que faisait naître en elle le contact et l'odeur du cuir ciré... Une sorte d'onde électrique...

Les patins convenaient à la grandeur de ses pieds, bien que son pied gauche lui parût un peu comprimé. Mais globalement, cela pouvait aller. En se redressant, elle s'était sentie subitement très grande, juchée sur les deux roues, et avait dû balancer des deux bras pour ne pas tomber. Ils avaient ri ensemble, plaisanté de sa chute de justesse évitée. Le vendeur, sur la lancée, lui avait proposé un bon prix, et Héléna, avait surenchéri, l'enjoignant d'accepter, tout excitée, autant par l'excentricité des patins peut-être que par la perspective de la voir juchée maladroitement dessus. Elle, d'habitude si réservée et timide,

s'était découverte l'audace d'accepter. C'était d'accord. Elle les achetait. Hélène avait frappé des mains pour applaudir l'exploit, et elles avaient de nouveau ri ensemble.

Le vendeur avait empaqueté les patins dans un immense carton. On avait convenu qu'elles repasseraient le chercher en fin de journée. Elles n'avaient pas tardé à rejoindre Jacques et Théo, en dépit de la foule de plus en plus nombreuse, qui ralentissait leur progression difficile. Mais les deux hommes n'étaient pas d'humeur joyeuse : ils n'avaient pas dégoté la pièce rare recherchée et rien ne laissait présager qu'ils la dénicherait. Un coup d'épée dans l'eau en somme, que ce déplacement... c'est alors qu'elle leur avait annoncé, d'une voix enjouée, peut-être pour mieux les consoler, qu'elle avait pour sa part déniché la perle rare, totalement inattendue, Mais avant même qu'elle eût pu terminer la narration de l'achat ses patins, Jacques avait rugé sur elle : « Mais à quoi vont-ils bien pouvoir te servir ? As-tu dans l'idée de patiner à présent ? ! ».

Sa vocifération avait été si brutale, si subite, en contre point total de sa joie, qu'elle en était demeurée interdite, le sang comme instantanément retiré de ses veines. Non pas qu'elle ne fût pas habituée à ses réflexions désobligeantes, décourageantes, qui stoppaient ordinairement de moindre frémissement de ses élans. Mais ici, dans ce contexte extérieur à leur intimité, en présence de Hélène, elle avait pensé, elle avait cru, elle avait espéré un instant qu'il partagerait un peu de sa joie. Mais il n'en avait rien été : comme à l'ordinaire, son esprit rationnel frappeur avait visé en plein mille : « à quoi vont-ils te servir ? ! Tu penses faire du patin à présent ! » Ah ! cette phrase d'interrogation indignée ! Combien de fois ne l'avait — elle entendue la dire ! Comme si notre rapport au monde ne pouvait être qu'utilitaire, raisonné, chiffré, dépourvu, de toute part d'irrationalité, d'imaginaire, de fantaisie, de rêve, de vie, et même pourquoi pas ? d'absurde...

Sous le coup de l'estocade, elle avait baissé les yeux, les larmes affleurantes. Mais en relevant la tête, son regard avait rencontré la photographie d'un homme, pris de profil, collée sur un mur en face d'elle. Cet homme semblait avoir la rage, montrait en tous les cas bien grand ses dents, le menton tout en avant, prêt à en découdre, à hurler si besoin à la face du monde sa vérité. Il semblait déterminé, invincible. De nombreuses ridules se déployaient autour de ses yeux, dessinant un geyser ou peut-être un soleil.

En un instant, cet homme lui avait insufflé sa voix, mais surtout son souffle. Aussi brutalement que Jacques l'avait apostrophée, elle s'était redressée, tel un coq sur ses ergots, rugissant à son tour : « Non, mais, tu crois peut-être que toutes tes vieilleries de guerre ont plus d'utilité ? Des mochetés qui puent la mort et qui nous encombrant depuis tant d'années ! » Étonné par cette salve inhabituelle, il ne s'était pourtant pas laissé démonter, sûr de son bon droit : « Ah oui, tu crois ça ? Mais ces vieilleries, comme tu les appelles, font partie de l'histoire, et de l'histoire avec un grand H. « Oui » avait — elle consenti, « H comme la bombe H, faut-il te le rappeler ? ». Probablement que par la suite il avait cherché à la ramener une fois de plus à ses vues. Mais la prise avait lâché. Pour de bon. Elle était désormais hors de portée.

Ils avaient récupéré comme prévu le carton en fin de journée. C'était peut-être après cet épisode que la photo d'eux quatre avait été prise. Avec, affiché dessus, son nouveau sourire conquérant, mis bien en évidence.

De retour à la maison, elle ne s'était pas empressée de sortir les patins de leur boîte d'emballage. Au contraire, elle les y avait laissés plusieurs mois. Mais leur magie évocatrice, leur force magnétique, leur pouvoir de suggestion avaient opéré sur elle, même au travers du carton. Elle s'était mise à l'écriture. Une lubie soudaine, mais pas si étrangère en réalité. Quelque chose

d'inavoué qui l'habitait depuis longtemps déjà. Une envie, un besoin, un goût immodéré pour raconter des histoires en prêtant sa plume au monde.

Sa toute première nouvelle, elle s'en souvenait encore, avait pour phrase première : « Avant, je rêvais d'aller vers l'ouest ». Et depuis lors... que d'eldorados parcourus ! que de partages, de larmes et d'émerveillements mis en mots... d'envolées belles...





## *Des nouvelles du large* par Philippe Chapet

Hassan était marocain, il habitait un petit village de pêcheurs dans le sud. Il voulait voyager. Avant, il avait toujours rêvé d'aller vers l'ouest, mais le nord l'emporta et il choisit la France.

« Manuellement, je suis débrouillard. Dans les campagnes françaises, un petit boulot par-ci, un autre par-là, je pourrais me contenter de peu, dormir dans la paille d'une grange ou à la belle étoile. » Il serait heureux le Hassan !!!

« Hassan, tu es pêcheur, tu resteras pêcheur. La France, elle a tué mon frère. Ton oncle, il est mort, ils l'ont balancé du pont Bir Hakeim dans la Seine, en soixante et un, les salauds, ordures, assassins !!! »

Ce leitmotiv résonne encore dans l'esprit d'Hassan. La voix de son père, un homme meurtri par la vie et l'alcool. Il revoit les traits de son visage tirés par la colère, son cou de bœuf tendu vers le plafond. Un loup hurlant sa rage.

« Et puis, il faut de l'argent pour sortir du Maroc, beaucoup. Tu as de l'argent, Hassan ? Non ? Alors, va pêcher !!! »

Hassan n'insistait jamais. Une fois, il avait voulu défendre sa cause. Trois mots plus tard, le père imbibé d'alcool de figue locale s'en prit au coq, le seul animal qu'ils possédaient, un gros, avec plein de plumes colorées, comme les couleurs de l'arc-en-ciel.

« Salauds de Français ! » hurlait-il en courant après le coq, la bouteille à la main. « Le coq lapidé, on n'a pas pu le manger, imbouffable, trop dur, comme s'il était mort stressé... »

Désillusion, résignation, acceptation.

Pas de voyage. Pêcheur !!!

Pour s'évader, il fredonnait souvent les chansons de Jean Ferrat pour la montagne qui était belle, et de Charles Trenet pour la

mer qu'on voit danser, même si lui, c'était l'océan qui le faisait valser lors de ses sorties périlleuses.

Il partait seul, avec sa lourde barque en bois.

Des fois une journée, des fois plusieurs...

« Cinq jours que j'suis parti, cinq jours et les nuits avec. » précisait-il tout le temps.

« On dort pas beaucoup. Quand il pleut, faut se protéger sous la bâche usée et y a des trous... »

Et souriant de ses dents inexistantes, il ajoutait : « Dans la bâche, pas dans la barque. »

Des fois, il en avait marre du poisson, des vagues aux lèvres gigantesques qui parfois s'amourachaient de la coque dans le sens du vent ou vous retournaient comme une crêpe, mais une crêpe en plusieurs morceaux, une crêpe sans retour !!!

Malgré cela, il aimait déclamer d'une voix enjouée « Au moins dans les filets, y a du poisson et dans les poissons, y a les filets, et les filets, ça rapporte plus !!! »

Un jour pas comme les autres, en remontant sa pêche : « Poisson, poisson encore du poisson, une bonne journée. Ha !!! Une planche de bois brisée, un poisson, un bout de tissu déchiré, un... »

Un corps d'enfant et un débris d'embarcation sommaire flottaient devant un Hassan, mi-pétrifié, mi-paralysé. Trois anges eurent le temps de passer avant qu'il ne bouge un cil et le reste. C'était un enfant, mais son gros pull imbibé n'arrangeait en rien la manœuvre de sauvetage. Enfin hissé à bord, Hassan regardait en reprenant son souffle, le corps étendu, inerte et sans pouls, le visage bleu blanc d'un noyé ayant séjourné dans l'eau plusieurs jours.

Il n'avait jamais pêché de mort. Du poisson, mais jamais de cadavre.

Larguant ses filets, il fila vers la côte la plus proche, au moins un jour d'océan.

Le vent fit bouger la bâche qui recouvrait l'enfant, Hassan la remit en place. Le vent fit bouger la bâche, Hassan la remit en place...

« Ha !!! Ha !!! » hurla-t-il en faisant un bon en arrière « Ha !!! Le mort qui bouge ! »

Le gosse vivait. Il l'avait cru mort et il vivait. Il l'enlaça en pleurant de joie, il hurlait cette joie aux mouettes, le gosse ne réagissait pas, mais il vivait.

Déshabillé, réchauffé dans le pull d'Hassan, le ressuscité recracha l'eau pulmonaire et commença à apercevoir un semblant de lumière sous ses paupières brûlées.

Le vol des oiseaux blancs annonçait la terre proche. Des lueurs de bougies, des silhouettes, des mouvements. « De l'aide, de l'aide !!! »

L'enfant allait mieux, Hassan en avait la garde et la responsabilité, dit les policiers du village. « Il parle une langue qu'on ne comprend pas, il n'a pas de papiers, on ne sait pas d'où il vient !!! Tu t'en occupes le temps qu'on fasse l'enquête. »

L'enquête laxiste a dû lâcher son dernier souffle au niveau de la rue des Morillons... !

Hassan a élevé Rachid comme un fils pendant cinq ans. Il ne pêche plus, il a ouvert un café dans sa baraque en bois au bord de l'eau — Chez Hassan et Rachid — « Il est heureux, le Hassan !!! »

Il l'aimait son Rachid, lors du sauvetage, il avait récupéré une caisse en bois qui n'avait pas coulé. Dedans, un objet insolite qui allait de pair : les premiers patins à roulettes, deux bottes montantes en cuir, lacées, gainées, chacune sur deux petits vélos miniatures en acier.

« Qu'est-ce que je vais faire de ça ? »

Hassan a récupéré les roues, les a clouées en dessous de la caisse en bois, une poignée pour tirer...

« Tiens, Rachid, c'est pour toi, c'est ta carriole, va t'amuser, fils.... »

Que du bonheur !!!

Un autre jour pas comme les autres, les policiers du village sont revenus avec le préfet, le maire, un couple bien habillé les accompagnait, ainsi que la moitié des villageois qui suivait l'événement de loin en papotant.

« Hassan, voici les parents de Rachid, il est Hongrois et s'appelle Pavlov, il vont le ramener dans son pays, dans sa maison. »

Le préfet avait du mal à dissimuler la gêne occasionnée...

« Tu comprends, Hassan ? Allez, tiens, c'est pour toi, une lettre du roi. Tu es félicité par le roi pour avoir sauvé ce garçon. C'est écrit sur ce papier, en cadeau, ce beau cadre. Tu pourras l'accrocher dans ton café, tout le monde pourra le lire... »

Les parents remercièrent Hassan. Hassan serra l'enfant, l'enfant serra Hassan. « Je reviendrai, je n'oublierai jamais. », avait juré Rachid à l'oreille d'Hassan. Les policiers prirent l'enfant, la voiture happa l'enfant et elle disparut dans un nuage de poussière amère.

Le temps passa et la bêtise humaine se surpassa. Hassan regardait l'horizon, les yeux humides. Au loin, des usines flottantes asiatiques avalaient tout sur leur passage, détruisant les fonds côtiers.

Sa chanson déchantait, « Dans les filets, y a plus de poissons et moins de poissons, moins de filets, et les filets, ça rapporte plus rien !!! »

« On peut avoir à boire ? »

Deux couples de touristes, bien pâles, bien gras, s'étaient emparés de la table royale, une création d'Hassan. Une table de camping sommaire trônait à un mètre du rivage. Les pieds dans l'eau, les hôtes abrités par un parasol rouge vif pouvaient déguster le thé à la menthe.

« Les toilettes, s'il vous plaît ! »

« Suivez-moi, c'est là-bas »

Ils entrèrent dans le petit café.

« C'est quoi, ce cadre avec la signature du roi ? Un décret, une loi ? C'est écrit en arabe, c'est quoi ? »

« C'est rien !!! Une blague de mon fils. Il aime les blagues, mon fils !!! Eh oui. Faut bien que jeunesse se passe. Allez, bonne journée. »

## *La Maladresse* par Aude Fourmann

C'était le premier jour du printemps. Au creux du vallon, on distinguait un clocher, au sommet duquel un coq fier dominait le village, la patte en avant. C'était d'ailleurs le symbole de la vallée, et l'on savait qu'on s'approchait de Tintillieux lorsque dépassait sa crête rouillée de la colline qui bordait le village. On racontait aux plus jeunes que le coq était là « *pour guetter le retour du Christ, à l'heure du jugement dernier* ». Cela, les anciens y croyaient moins, d'autant que la girouette était restée coincée le bec pointant vers le nord depuis un mauvais vent. En tout cas, Thelma n'avait jamais trop compris cette histoire de coq, elle ne s'expliquait pas comment un animal pouvait rester immobile comme cela.

Thelma n'avait connu que Tintillieux, on l'y avait trouvée dans un petit panier d'osier alors qu'elle n'avait que quelques jours, sur le parvis de l'église. Il se murmurait qu'elle était la fille d'une fermière d'à côté, qui débordait d'enfants à nourrir et ne voulait pas d'elle, et que son père avait voulu la protéger d'une mort certaine en la déposant ici.

La jeune fille avait atteint un certain âge, grandissant entre le coq du clocher, les moutons et le ciel bleu, sans vraiment de figure référente. On l'avait toujours trouvée un peu stupide, ici-bas, toujours un peu dans son monde. Mais elle s'était débrouillée pour aider à garder les poules, alors on lui offrait volontiers quelques œufs à déjeuner, ou un peu de soupe. D'ailleurs il fallait souvent l'aider à nettoyer la table après les repas, elle ne semblait pas remarquer les taches qu'elle faisait. Thelma logeait dans un cabanon derrière la maison de la famille Banhoff, qui l'avait recueillie à l'époque.

Elle était connue dans le village pour ses multiples accidents : un jour, elle avait renversé tout son seau de grains dans un abreuvoir rempli d'eau ; une autre fois, elle avait demandé à

madame la maire pourquoi elle avait une voix de femme, ce qui avait beaucoup fait ricaner dans les chaumières ; l'unique journée où on l'avait emmenée à l'école, elle s'était mise en rang devant la porte des toilettes, pourtant bien indiquée par un dessin ; on ne comptait plus le nombre de ses chutes ou de ses oublis ; elle était incapable d'écrire... Bref, la liste de ses maladroites n'en finissait pas.

En cette matinée ensoleillée, l'acariâtre Mme Banhoff lui avait reproché une nouvelle bêtise avec beaucoup d'insultes : Thelma avait mal refermé le poulailler, Thelma était une idiote sans cervelle, Thelma était une personne sur laquelle on ne pouvait décidément pas compter, et à cause d'elle un renard était passé durant la nuit pour se faire un festin. Encaissant les mots sans rien dire, la tête baissée, la jeune fille avait fini par s'excuser platement. « *Ce soir, tu quittes le cabanon, ma fille !* » avait terminé furieusement Mme Banhoff. Ne sachant que faire, elle avait pris la décision de s'enfuir.

Dans son baluchon, qui consistait en un vieux sac à dos militaire, elle glissa tout d'abord une affiche roulée. Elle ne savait pas lire, mais elle aimait la douceur du papier velouté, et sentir cette odeur de vécu, car l'affiche était ancienne. Puis elle glissa dans la poche de gauche un cube de savon de Marseille et ce qui lui semblait être de l'alcool à désinfecter dans une bouteille de verre. Au passage, le cube de savon lui échappa des mains, et elle eut du mal à le rattraper, maladroite comme à son habitude. Dans la poche de droite, elle déposa une gourde d'eau, un filet de pommes rouges et un gros morceau de fromage, ou du moins quelque chose de comestible, avait-elle l'impression. Enfin, au milieu, elle choisit d'entreposer un pull tricoté par la grand-mère Banhoff, quelques sous-vêtements, une serviette éponge, et un soupçon d'ambition. Puis elle sortit. En passant le pas de la porte, alors qu'elle se cognait à la poignée, elle entendit une femme qui ronchonnait à son



propos : « *Mais regardez comme elle est perdue celle-là ! Elle est toujours à l'ouest, rien de nouveau.* ». Elle haussa les épaules sans lui adresser un regard, ajusta les bretelles de son sac à dos et tourna les talons.

Ce fut la dernière fois que Thelma fut aperçue dans la vallée, et, s'ils avaient pu parler, les moutons qui la suivirent d'un œil morne auraient pu témoigner de sa détermination. Elle qui marchait toujours un peu de guingois avançait d'un pas vif, et toujours tout droit malgré les ronces. Elle ne le savait pas encore, mais elle se rendait directement chez René, l'antiquaire d'un village voisin.

\*

\*            \*

Dans la boutique du vieil antiquaire, on trouve de tout : des patins à roulettes aux bottines d'un autre âge, des horloges du siècle dernier, un nécessaire à couture un peu usé, des loupes aux manches légèrement patinés, et des médailles militaires qui n'ont plus guère d'allure. Il y a aussi, exposés en vitrine, des branches de corail, quelques livres sur Napoléon Ier et un célèbre nécessaire à pique-nique. Il y a des lustres que trône derrière la vitre ce panier accompagné d'un parasol rose.

Et puis bien sûr, le clou du spectacle, c'est le blason rouillé qui orne la devanture, suspendu à l'entrée. On ne sait pas trop comment il a atterri là, une vieille histoire sans doute, mais il surplombe vaillamment la boutique, grinçant au bout de ses chaînes. Un jour, il était tombé d'un coup sur les pieds de René qui venait de sortir de la boutique. Il s'était aussitôt mis à vociférer en traitant l'objet de tous les noms. Il avait gémi longtemps, la mâchoire en avant et le visage déformé par la douleur. Depuis, on appelait René « Grimace ». Il était surnommé ainsi surtout par les enfants, qu'il aimait impressionner avec sa barbe foisonnante et ses lunettes toutes

dépolies. Mais Grimace regrettait parfois de leur faire peur, lui qui avait si bon cœur.

\*

\*        \*

VLAM. Un bruit de métal assourdissant résonna dans la boutique. Une jeune fille à la blouse bien trop grande et aux chaussures dépareillées s'approcha. Son front avait heurté fort le blason, et Grimace accourut. Il n'aurait su dire pourquoi, mais cette adolescente lui semblait un peu perdue, le regard dans le vide et les traits assez tristes. Il l'interrogea : que faisait-elle ici, toute seule ? Avait-elle besoin de quelque chose ? Du désinfectant, peut-être ? Car ses jambes étaient en sang. « *Oh non, j'en ai, merci.* » répondit-elle. Et elle sortit gaiement de son sac à dos une bouteille de lait. « *C'est bien du désinfectant, n'est-ce pas ?* » Surpris, René secoua la tête négativement et lui proposa de le suivre. Et tandis qu'elle entrait dans la boutique, il s'enfonça dans l'arrière-boutique en quête d'un vrai désinfectant.

Tout à ses affaires, farfouillant dans la trousse à pharmacie, il lui demanda à nouveau ce qu'elle faisait ici.

« *Je ne sais pas, je n'ai pas de famille alors j'ai quitté mon village et j'avance toujours tout droit. Avant, j'avais toujours rêvé d'aller vers l'ouest, parce qu'on m'avait dit que j'étais à l'ouest justement. Je me disais que je finirais bien par me trouver à l'est, puisque la Terre est ronde. Mais finalement, je suis partie dos au vent, je ne sais pas dans quelle direction.* » Et puis elle se tut. Lorsque René revint, la bouteille à la main, elle semblait pétrifiée, une loupe à la main. « *Venez voir, vite !* » s'écria-t-elle en collant le verre poli à son œil. « *J'ai vu des choses extraordinaires !* »

Rechaussant ses lunettes, René s'exécuta, mais ne vit rien d'exceptionnel, sa boutique n'avait pas changé d'un iota. Peut-être cette jeune fille était-elle un peu sotte, et ne savait-elle pas

à quoi servait une loupe. Il lui en montra différentes, et lui expliqua comment s'en servir. Elle parcourut le magasin d'objet en objet, l'œil vissé sur les verres de deux loupes, à une vitesse folle, et curieusement, sans se cogner nulle part.

Alors seulement, Thelma réalisa. Toutes ces formes floues qu'elle devinait, toutes ces images qu'on lui décrivait sans qu'elle comprenne, toutes ces chutes en trébuchant... C'était donc ça, le problème.

Et René, derrière ses verres épais comme un dictionnaire, comprit soudain beaucoup de choses.



## *L'Aventure du bonheur* par Cyann Suquet

Je m'appelle Jacob et je vis dans l'ouest des États-Unis. Depuis quelques mois je suis à la retraite, mais j'ai du mal à dormir et profiter de grasses matinées, car tous les matins, dès l'aube, je suis réveillé par le chant du coq. Ma famille vit en Floride où j'ai mes souvenirs d'enfance comme les pique-niques table et chaises dans l'eau au bord de la mer.

Ma vie est morose et avant j'avais toujours rêvé d'aller vers l'ouest, mais ma famille habite dans l'est de la Floride. Il faut que je trouve un moyen pour les rejoindre, car après toutes ces années passées à travailler dans les champs de maïs, mal payé, j'aspire au repos.

Une idée me vient à l'esprit ; comme je suis harmoniciste et que je joue un peu de guitare, je pourrais jouer dans la rue et gagner un peu d'argent pour me payer plusieurs cars jusqu'en Floride.

Guitare au dos, harmonica dans la poche et ma valise à la main, je décide de faire le dernier grand voyage de ma vie et traverser le pays des États-Unis pour rejoindre les miens et finir ma vie auprès d'eux.

Ce matin-là au moment de franchir le seuil de ma porte je reçois un appel, c'est Shirley, celle avec qui j'ai passé plusieurs années de ma vie et qui représentait tout ce que j'aimais chez une femme, mais nous nous sommes séparés, car elle me trouvait un peu trop solitaire. Elle me dit qu'elle vit en Floride. Surpris, je lui confie mon intention de partir aussi dans cet état. Une relation pourrait-elle naître de nouveau entre nous ???

Je prends un bus, direction le Texas ! Le voyage dure 4 jours. C'est un voyage assez long et chaud. Il y a beaucoup de gens différents dans le bus, il y a même un homme avec ses poules dans une toute petite cage, des bébés qui pleurent, des enfants

qui rigolent et un type grimaçant de chaleur qui semble énervé par tout ce raffut. Le voyage est très animé, il fait une chaleur torride. Je distrais les passagers en jouant des petits airs de blues, et lors des arrêts pique-nique, je joue de l'harmonica au plus grand bonheur de tout le monde.

Le bus arrive à Austin, au Texas, j'appelle ma famille pour leur annoncer mon arrivée ; dans 4 jours je serais avec eux, ils m'attendent avec impatience et moi je me languis de les revoir. Le voyage continue et j'arrive enfin à bon port. Je remercie mes camarades de m'avoir apporté beaucoup de vie et de chaleur humaine.

Je téléphone à Shirley qui habite dans la ville où j'ai atterri. Elle me propose de venir chez elle et me donne son adresse. Je me précipite alors dans un taxi, impatient de retrouver cette magnifique femme que je n'ai jamais oubliée. J'arrive devant chez elle, une belle maison de village, rose, avec des arbres et plein de fleurs dans le jardin. Je sonne à sa porte, elle m'ouvre avec un très beau sourire, ma valise ma guitare mon harmonica m'en tombe des bras. Elle me serre très fort contre son cœur, je suis ému. Elle me prépare une tisane chaude et m'offre une bonne douche, ça me fait du bien après toute l'aventure que j'ai vécu. Installés sur le canapé du salon, on regarde les photos de notre jeunesse, nos promenades en patins à roulettes, ceux de Shirley étaient ceux de l'époque, des bottes montées sur roue. Nous nous racontons nos vies, des vies de travail, sans amours... des vies identiques et vides. Tout ceci nous rapproche et je sens en moi les sentiments renaître, car je suis ému de ces chemins identiques parcourus l'un sans l'autre.

Je ne retiens plus mon envie de la prendre dans mes bras et je vois dans ses yeux une lueur de bonheur. Nous passons la nuit ensemble et le lendemain je lui propose de venir avec moi pour rencontrer ma famille ; je ne veux plus passer un moment de mon existence sans elle.

À partir de ce moment, je sais que l'on restera ensemble pour la vie. Quelle aventure ! Moi qui voulais simplement retrouver les miens je retrouve celle qui fera, j'en suis sûr, mon bonheur jusqu'à la fin des temps... c'est l'aventure du bonheur !!!





## *Le Jour du Seigneur* par Audrey Denis

Il règne une ambiance étrange sur la région. Le ciel est sombre et un orage d'une violence inouïe s'abat sur la campagne. Ce maelström recouvre la vallée, mais son centre se situe au-dessus d'une petite chapelle perdue au milieu de la végétation. Un couple de randonneurs, surpris par la soudaineté de ce déchaînement cataclysmique, s'abrite dans les ruines, attendant que le climat redevienne clément. Margot allume sa lumière et observe cette construction qui ne semble pas apparaître sur son GPS.

– Les fresques qui ornent les murs sont, sans équivoque, de véritables œuvres d'art. Qu'en penses-tu, Hugo ?

– Beh, des livres, on pourrait faire un feu de camp.

– Hugo, enfin, n'as-tu vraiment aucun tact ? Ce sont là des objets sacrés.

Un éclair puissant s'abat sur le clocher et ouvre le bâtiment en deux, entraînant l'effondrement de la nef avec fracas. Un coq sculpté se dressait au sommet du beffroi, pointant désormais le bec dans l'eau. Emporté par l'inondation, le sol s'affaisse, formant une crevasse donnant sur un ancien cimetière. Le glissement fait rouler d'antiques cercueils qui laissent leurs vieilles dépouilles grimaçantes et édentées s'échapper. Dans cette vague de boue, la terre s'ouvre...

Au sein de ce chaos, une bière plus imposante s'élève. L'ouvrage progresse jusqu'à se retrouver devant le couple. Là, comme si de rien n'était, les deux parties de l'église se rejoignent et se rassemblent, refermant la terre. Le tandem, pétrifié, ne trouve pas la force de fuir alors que l'orage redouble d'intensité au-dehors. Les bougies s'embrasent...

Sans toucher le pavement, le couvercle du cercueil s'ouvre et un être à la silhouette humaine se redresse d'un mouvement

fluide. C'est une figure blafarde, famélique, avec des yeux noirs à l'éclat rouge, qui fixe les deux compères comme un lion regarde un gigot. D'une voix d'outre-tombe, il s'adresse à eux dans un écho perceptif.

– En quelle année sommes-nous ? demande-t-il.

[...]

– EN QUELLE ANNÉE SOMMES-NOUS ?

– Euh... nous sommes en... 2087, dit Margot.

– Très bien, cela fait donc quatre siècles. Je me sens... disons, bien !

– Euh ! Ben c'est cool, on va vous laisser tranquillement étirer vos vieux os et...

– RESTEZ-LA ! Je vous prie, insiste la créature.

La porte se ferme comme si un courant d'air avait poussé les battants ; le loquet se tourne seul.

– Savez-vous qui je suis ?

– Hugo répond : le zombie de Marilyn Manson, j'ai bon ?

– Non !

– Margot siffle son mari : Chéri, regarde à ta ceinture !

– Quoi ?

– Le porte-clés.

– Oui et ben, c'est mon petit Dracula, c'est quoi le rapport ?

– Et ben, nigaud !

– Euh... dite, ma bonne dame, il n'a pas inventé le pain creux votre mari.

– Parfois, je me le demande.

– Ben alors, c'est qui, s'agace Hugo ?

– Ben, Dracula, espèce d'andouille !

– Non, c'est trop ! On peut faire un selfie ?

– C'est moi ! Le monstre des Carpates, le cauchemar des Van Helsings, le Seigneur de Transylvanie, Vlad l'empaleur de la nuit...

– Si je puis me permettre, Vlad, votre dernier pseudo, ça fait un peu gay non ?

– Ferme-la, crétin !

– Vous devriez écouter votre femme. Mais, qu'est-ce qu'un sailphye ?

– Et ben, je nous prends en tof' sur ma mob et j'upload sur Insta.

– Dracula reste coi : serait-il enchanteur ou alchimiste ? Il parle comme un apothicaire.

– Si seulement... C'est juste un geek, pas un vrai ; un qui joue sur son smart.

– Décidément, ces comas séculaires sont un calvaire pour l'apprentissage linguistique. Montrez-moi donc, jeune homme, votre Daguerréotype.

– Bien sûr papy ! C'est un I-Phone et...

Soudain, Dracula recule dans une brassée de brume sombre en se couvrant la bouche :

– Non pas d'ail !

– Qu'il est bête celui-là ! C'est un I-Phone. On prononce le [i] en anglais.

Hugo montre alors ses photos.

– Regardez ça, c'est nos souvenirs de vacances à La Baule. Là, c'est un couple d'amis. On mange sur une table de camping les coronas dans l'eau.

– Quelle magie obscure anime cette boîte démoniaque ? Et quel est donc ce chevalier en bottes à roulettes ?

– Ça, c'est mon neveu en roller.

– Mais c'est prodigieux, quel progrès !

– Comment se fait-il que vous vous soyez retrouvé ici ?

– Avant, durant mon éternité dans les Carpates, j'avais toujours rêvé d'aller vers l'ouest, voir du pays, lance Dracula. Mais les Carpates, c'est brumeux. Je ne pouvais jamais voir un lever de soleil... Alors je me suis arrêté là pour l'observer à travers le vitrail en verre sombre. Mais les villageois, pressés de récupérer leur temple, m'ont piégé dans ce cercueil et placé sous l'autel.

– Et c'était pas un trois-étoiles, lance Hugo.

– Bon, il est temps, vous devez faire un choix, tonne Dracula !

– Quel choix s'étonne Margot ?

– L'un de vous sera ma pitance, il me faut des forces avant d'aller régner sur le monde.

– Juste comme ça, demande-t-elle, on est obligé de se décider ?

– Pitance ! C'est quoi encore ce mot de vieux schnock ?

– Quoi qu'il arrive, l'un de vous va trépasser.

– Margot réfléchit un instant : Euh, en fait chéri... Pitance est un langage ancien pour indiquer selfies.

– Ah c'est cool, Vlad je veux bien faire la pitance avec vous. J'adore votre look ! C'est quoi, c'est vintage ?

– Effectivement, je ne bois que des vins de cent ans d'âge.

– Alors, mon poto, faut regarder là et dire smile !

– Dracula se tourne vers la femme : Pas de regrets, gente dame ?

– Appelez-moi mademoiselle. On n'est pas mariés et puis il est con comme ses pieds.

Hugo tend sa perche, prend sa pose la plus swag et appuie sur le bouton. Soudain, Dracula lui plante ses canines dans la jugulaire et aspire une ou deux saignées avant de le repousser vivement.

- Hé je n'ai pas dit que j'étais OK pour un suçon... mais y m'a mordu ce con !
- Quel est donc ce goût infâme ?
- Hé, je me suis lavé... vendredi.
- Vendredi, t'es sûr ?
- Diable ! Votre hémoglobine, on dirait de la chlorophylle. La saveur est berk !
- Ça, c'est le tofu de ma femme.
- Ah ne recommence pas avec mon tofu !
- Mademoiselle, puis-je vous prélever un peu de sang pour faire une comparaison ?
- Ça fait mal ?
- Ça pique un peu, grogne Hugo.
- Vous ne sentirez rien, assure Dracula.
- Il teste à nouveau, mais semble plus écœuré :
- Quel est votre régime en ce siècle ?
- La démocratie dictatoriale !
- Non, alimentaires parlant.
- On est véganes.
- Qu'est-ce donc que cela ?
- Et bien, on ne mange rien d'animal.
- Quelle ignominie !
- C'est dans l'air du temps.
- Et vous consommez quoi... des plantes ?
- C'est un peu l'idée.
- Vous pouvez toujours saigner un arbre, c'est plein de sève, lance malicieusement Margot.
- Quelle plaie, j'ai vraiment le chic de ressusciter à des périodes de merde ! Depuis l'épisode de la peste bubonique, à chaque fois j'y ai droit. Bon, Igor !
- [...]

- « Igor ? » répète bêtement Hugo.
  - [...]
  - IgOr !
- Soudain, s'élevant de terre, composé de boue et de brume, une ombre se matérialise sous une forme plus ou moins humaine. La goule persiflante et distordue demande :
- Que puis-jesss pour vous messiresss, votre dîner vous a-t-il convenuss ?
  - Triple buse décrépie, tu vois bien que je ne les ai pas sucés !
  - L.O.L. il a dit sucer, rit Hugo.
  - Ta gueule ! lui jette Margot. Tu es con ou quoi ?
  - Quoi ? Il a dit sucer !
  - Je [...Beurh...] votre sang [...Beurh...] m'a rendu [...Beurh...] Désolé, mais je vais retourner dans ma boite.
- Soudain, le terrain se remet à trembler. La faille s'ouvre à nouveau, Dracula tombe dans son cercueil qui se ferme immédiatement. À travers le couvercle, on peut encore entendre ses haut-le-cœur.
- [...beuargh...] Saleté de tofu !
- Puis la terre se referme sur la bière comme si rien ne s'était produit. Igor se tourne vers les touristes :
- Bon, ben désolésss de vous avoir dérangésss.
  - Nopro, Man. T'as un Facebook, on peut se « 'Follow » ? J'peux filmer comment tu sors du sol.
- Igor, sans broncher, retourne à la terre comme il en était apparu. Hugo enregistre :
- Oui, voilà, comme ça, faut trop que tu fasses un tuto sur Yout' [...] Zut ! Tu vas trop vite mon pote... Tant pis.
  - Margot insistante : Allez, on se casse rapidos.
  - N'oubliez pas d'éteindre la lumière, s'il vous plaît, dit la voix étouffée de Dracula.

Le couple s'exécute et fuit loin de cette folie. Le ciel redevient clément.

Sur le chemin, tout à coup, Hugo demande :

– Euh, ma biche, tu n'aurais pas essayé de te débarrasser de moi tout à l'heure ?

– Non bébé, tu te fais des idées, enfin !

Hugo repassant les images:

– Ah, le zbeul, il n'apparaît même pas sur la photo, quel bolos !

– Ce n'est pas encore ce soir que tu feras le buzz chéri.





## *L'Ombre et la lumière* par Catherine Peig

Ça faisait trois ans que Paul ne prenait plus de photo. En fait, cela remontait au jour où son ophtalmo lui avait diagnostiqué une maladie, dont le symptôme principal était la perte des couleurs. Quelle ironie pour un photographe ! Le docteur Machin lui avait expliqué que la maladie allait s'installer sans douleur, mais assez vite. Paul l'avait écouté sans rien dire, abasourdi, comme assommé. Les mots étés venus le frapper aux tempes, au cœur et ventre ; et comme un boxeur ayant prit un mauvais coup, il avait été mit chaos ! En état de choc, tout ce qu'il avait pu articuler, avant de partir, c'était : — « Mais Bordel de merde, je suis photographe ! ». Pour un photographe, la perte de vision des couleurs, était un cataclysme presque aussi dévastateur que si il avait perdu la vue. C'était la fin du monde. La fin de son Monde !

Une fois rentré chez lui, Paul s'était noyé dans la colère, le désespoir et le whisky. Les trois jours, suivant la consultation, il s'était enfermé dans le noir le plus complet, buvant tout son soul et refusant toutes visites. Puis, il été restait là, étendu sur le sol de sa cuisine, parmi les cadavres de bouteilles qui s'amoncelaient, attendant que la foudre le frappe et que la mort vienne. Les semaines qui avaient suivis avaient été terribles, Paul avait déambulé dans son appartement tel un zombi alternant entre les larmes et l'envie de tout péter. Et maintenant, qu'allait-il faire ? Une chose était sûre, pour lui la photo c'était terminée !

Quelques mois plus tard, lorsque enfin, il avait réussi à sortir de la léthargie, dans laquelle cette catastrophe l'avait plongé, qu'il avait senti la colère refluer un peu au fond de lui et la résignation se nicher dans son cœur et son cerveau, Paul c'était relevé et petit à petit la vie avait repris son cours. Il travaillait

maintenant dans le garage de son pote. Bien sûr il n'était pas mécanicien, mais les heures qu'il avait passées durant son enfance et son adolescence, la tête penchée dans un moteur et les mains dans le cambouis à réparer toutes sortes d'engins en compagnie de son père lui étaient d'utile aujourd'hui. Et puis, son meilleur ami était toujours là pour lui tendre la main et il fallait bien payer les factures. Bien qu'il eut renoncé à son métier de photographe, Paul aimait toujours la photo et avait prit l'habitude d'écumer toutes les expositions et les galeries spécialisées dans la photographie de la ville.

Ce jour-là, l'expo était intitulée *Photos de famille et grenier*. Paul qui était en train de regarder les clichés depuis plus d'une heure s'était soudain arrêté net devant le portrait en noir et blanc d'une très vieille femme. La lumière faisait ressortir ses rides profondes. De ce visage aussi ridé qu'une vieille pomme tombée de l'arbre se dégageait une étrange et douce sérénité.

« Elle vous plaît, n'est-ce pas ? »

Paul, surpris dans sa contemplation, avait pivoté, une expression interrogative peinte sur le visage.

- Oui. En réalité... c'est bien plus que ça, elle me fascine. Ne la trouvez-vous pas fascinante ?

- Oui elle l'est, mais je la connais bien, alors le mystère a un peu disparu.

- Vous la connaissez bien !

- Oui, je la fréquente tous les jours depuis plusieurs semaines ; et je peux dire que nous commençons à bien nous connaître. »

Paul avait alors demandé avec curiosité

- Et que pouvez-vous me dire sur elle ?

- D'abord je me présente, je m'appelle Erin Peenut, directrice de la galerie Beaux regards ». Dit-elle en lui tendant la main.

En lui serrant la main, Paul s'était présenté à son tour :

« Paul Néhomme ».

Après cette courte présentation s'en suivit une longue et passionnante discussion au sujet du portrait. Erin lui raconta tout ce qu'elle savait cette femme. Enfin « ce qu'elle savait » n'était pas les mots justes, puisqu'en réalité, elle ne savait absolument rien de cette femme. L'exposition qu'elle présentait à ces jours-ci était constituée des photographies de famille de parfaits inconnus. Pour la préparer, Erin avait passé une petite annonce dans le journal local. Ça avait marché du tonnerre. Des gens de toute la ville lui avaient apporté des photos, et ainsi, accepter de dévoiler aux autres une petite part de leur intimité familiale. Voilà pourquoi la femme du portrait lui était en réalité une parfaite inconnue. Mais cela n'avait aucune importance. Ce que Erin racontait à Paul, c'était la façon dont elle la voyait, la vie qu'elle lui avait inventée, ce qu'elle lui inspirait. Erin aimait faire ça : inventer des vies aux portraits affichés sur les murs de sa galerie ou aux passants dans la rue, quand elle était attablée à la terrasse d'un café. La photo était jaunie, elle devait sans doute être soigneusement rangé dans vieille malle poussiéreuse, au fond d'un grenier et sortie pour l'occasion. La vieille femme était une grand-mère ou une arrière-grand-mère, qui durant toute sa vie avait travaillé dans les vignes à ramasser le raisin et a l'usine textile de son petit village. Cette femme, droite dans ses bottes avait eu une vie très dure, mais pleine d'amour. Son mari lui vouait une tendresse sans borne. Une nuit, elle mourut sans s'en apercevoir, dans son sommeil.

Paul écouta le fascinant récit d'Erin, et la taquina :

Avec une imagination pareille elle devait sans tarder se lancer dans une carrière d'écrivain. Elle sourit. Après cela et Erin continua sa visite guidée et amena Paul devant la photo suivante. C'était toujours une photo en noir et blanc. Au centre d'un grenier poussiéreux, sur un petit guéridon vieillot, abîmé par le temps, été posé un drôle d'objet : de grandes bottes en

cuir marron. À la semelle de ces dernières étaient fixées de petites roues en métal. Sans doute l'ancêtre du patin à roulettes. Mais le plus intéressant dans cette photo, c'était la lumière. Grâce aux jeux d'ombre et de lumière le photographe avait réussi à capter la poussière qui voletait travers le rayon lumineux créé sans doute par un vasistas. Le travail de l'artiste était formidable, épatant ! Paul n'avait encore jamais vu une telle maîtrise du noir et blanc et des jeux de lumière. Il resta là, un long moment à regarder ce chef-d'œuvre de technique, essayant de graver dans ses rétines et dans sa mémoire chaque pixel de cette photographie. Ce cliché rallumera lui une petite flamme qu'il croyait éteinte, un fragile espoir. Peut-être que... soudain il sortit de sa contemplation et se tourna vers Erin. Il lui sourit et dit :

« Continuons, voulez-vous ? »

Elle acquiesça sans rien dire et passa au tableau suivant.

Pour la remercier des trois heures qu'elle lui avait consacrées, Paul invita Erin à dîner. Ce qu'elle accepta avec plaisir. La soirée fut très agréable et très vite le courant passa entre eux. Paul lui raconta son métier de photographe, sa maladie et sa tentative de reconstruction. Quand Erin entendit qu'il était professionnel de la photo, une lueur pétilla au fond de ses iris noirs, mais elle ne dit rien. Elle lui expliqua plutôt qu'elle était londonienne d'origine et qu'elle avait traversé la Manche pour réaliser son rêve d'ouvrir en France, à Paris, dans le joli quartier de Montmartre, une galerie spécialisée dans la photographie. Aujourd'hui elle était très heureuse et ne regrettait pas du tout sa décision. Bien sûr sa famille était loin, mais elle s'était faite plein d'amis et cela compensait largement. Elle ne se sentait seule que très rarement.

Le reste du dîner se déroula dans une ambiance chaleureuse pleine de rires et de confidences. À la fin du repas, Erin ne peut s'empêcher de demander :

« Accepteriez-vous de me montrer votre travail ? »

- Oui pourquoi pas, mais aujourd'hui je ne prends plus de photos, je ne suis plus photographe, répondit-il avec une immense tristesse dans le regard.

- Oui, mais... vous aimez cela toujours autant, je vous ai vu cet après-midi lorsque vous regardiez l'exposition ce n'était pas un amateur de photographie qui admirait des photos, mais plutôt le regard d'un professionnel qui cherche à décortiquer le travail de l'artiste. Tout en profitant bien sûr, de l'émotion transmise par le cliché. Vous étiez photographes, vous êtes photographes et vous le serez toujours. J'ai l'impression que c'est dans votre ADN.

Que répondre à cela, Paul n'en avait aucune idée. Il se contenta donc de la regarder dans les yeux un moment sans rien dire, puis au bout de quelques instants il dit :

« Vous avez sans doute raison. Je n'arrive pas à tirer un trait définitif sur la photographie. Pendant que je regardais tous ces clichés en noir et blanc et que j'admirais les contrastes et les jeux d'ombre et de lumière, je me disais que peut-être, je dis bien peut-être que tout n'était pas fini pour moi et que je pourrais reprendre mon métier de photographe en utilisant que le noir et blanc. »

Erin réfléchit un instant puis déclara :

- J'ai une proposition à vous faire.

L'air perplexe Paul attendit la suite

- Eh bien voilà, vous me montrez votre book, et si cela me plaît, je vous commanderai, disons euh... une trentaine de photos en noir et blanc pour ma prochaine exposition. Quand dites-vous ?

Heureux, mais essayant de ne pas trop s'emballer, Paul Paul sourit en tendant la main. Mais ce n'était pas un de ces petits sourires discrets, non, là c'était un franc et large sourire. Il

souriait même avec des yeux. La main tendue vers la jeune femme, il répondit :

« Marché conclu ! »

Quelques semaines plus tard, le contrat était signé. Aujourd'hui toutefois il ne lui restait plus qu'une semaine pour honorer ses engagements et il lui manque encore quelques clichés. Il sentait que s'il ne change pas d'air, il n'y arriverait pas alors, il décida sur un coup de tête de faire ses valises et de partir. Mais où ? Il avait toujours rêvé d'aller vers l'ouest, mais décida finalement de se rendre au bord de la mer du Nord. Là-bas il savait qu'il pourrait prendre de belles photos, que la mer déchaînée et battue par les vents ferait et de magnifiques clichés. Toutefois lorsqu'il arriva au bord de l'eau, il faisait beau, la mer était calme et la plage était presque déserte. Pieds nus, son appareil photo et son téléobjectif accrochés autour du cou, le photographe s'assit dans le sable et attendit que l'inspiration vienne. Quand tout à coup, il vit marcher dans le sable, un coq au plumage couleur de flamme, mais sa queue était bleue. L'animal se dandina luttant pour pouvoir avancer. Bien sûr, Paul le prit au téléobjectif cela allait être une photo insolite et intéressante. Un peu plus tard dans la journée, sur un bout de plage déserte, il croisa une famille qui avait déployé sur le sable une table de camping, quatre chaises, un parasol et qui déjeunait là tout seul. La démarche lui sembla curieuse, pour quoi s'isoler autant ? Après leur avoir demandé l'autorisation il les immortalisa sur sa pellicule. Son dernier cliché de la journée, ce fut le soir qu'il le prit. C'était un homme, il utilisa son téléobjectif, car l'individu était trop loin. Il était face à la mer et une grimace, de douleur sans doute, lui déformait le visage. On avait l'impression qu'il expulsait sa douleur, sa souffrance. Paul regarda la photo qu'il venait de prendre et su que s'il travaillait bien les contrastes et les jeux de lumière, il arriverait à faire une photo pas mal du tout.

Voilà, il avait toutes les photos dédiées à l'exposition. Restait à savoir si elle serait assez bonne pour avoir du succès et relancer sa carrière après tant d'années. Il espérait de tout son cœur, c'était sa dernière chance ! Il fallait que ça marche, il n'avait pas le choix, s'il voulait continuer son métier de photographe. Et pour une fois, il allait lutter contre sa nature et rester optimiste. Cela allait marcher !





## *Mauvais rêve* par Dany Lanza

Je m'appelle Enzo et j'habite un immeuble dans les quartiers Nord de Marseille, une barre froide et impersonnelle où le crépi commence déjà à partir en lambeaux, rendant la façade lépreuse. Les abords de la cité n'ont pas été achevés : des chemins boueux l'hiver, poussiéreux l'été, conduisent à l'unique arrêt de bus, le terrain de basket n'a jamais connu de panier, l'herbe du terrain de foot rare et jaune la plupart du temps, les locaux à poubelles, tagués, ne se font pas oublier, lâchant des odeurs pestilentielles par les portes défoncées, dès que les chaleurs arrivent.

Un seul commerce a résisté, une petite épicerie où l'on trouve un peu tout pour se dépanner, le centre — ville étant à plusieurs kilomètres.

Ma mère avait su nous faire oublier ce décor désolant dès l'arrivée sur le palier : pots de fleurs de toute taille, une tenture bariolée et un paillason « BIENVENUE ».

L'appartement était toujours rangé, propre, accueillant et une odeur de lavande flottait dans l'air, remplacée le soir par une odeur de cuisine alléchante.

Pour notre malheur, une maladie orpheline l'a emportée trop jeune. Mon père a craqué le jour de l'enterrement, poussant un grand cri à s'en décrocher la mâchoire, un cri qui reste encore au fond de mon crâne. Il a vieilli brusquement, des rides se sont installées sur ses tempes et ont barré son front, des cheveux blancs sont apparus... Mais je ne l'ai plus jamais vu pleuré après.

Il s'est occupé de moi du mieux qu'il a pu, sévère juste ce qu'il faut, essayant de me faire plaisir chaque fois que c'était possible, l'argent étant souvent un frein à nos envies. Mais mon plus grand bonheur a été d'avoir, à 7 ans, sa permission de

regarder la télévision avec lui, le samedi soir, après 21 h ; sur l'unique chaîne noir et blanc, toutes les semaines, était programmé un western. Mon père se servait une bière, moi j'attrapais la casserole pleine de pop-corn faits maison, et tous les deux serrés sur notre petite banquette, on parlait à la conquête de l'Ouest : chevauchée de troupeaux sauvages, bivouac sous les étoiles, attaque de cow-boys ou d'Indiens, signature d'un traité en fumant le calumet de la paix sous les tipis... Mon père me cachait les yeux s'il estimait que les images étaient trop violentes, mais j'entendais les coups de fusil et je sursautais à chaque fois. Endormi assez vite, je ne voyais jamais le film jusqu'au bout, et mon père me racontait la fin, à sa façon, le lendemain matin devant mon bol de chocolat. Je suis inscrit à l'école du XVe arrondissement ; j'ai une bande de copains avec qui je fais parfois des bêtises, mais mon père est assez cool ; lui, il a connu les bagarres et les insultes étant fils d'immigré italien. Il ne m'encourage pas, mais me dit de me défendre s'il le faut. En grandissant, j'ai vite compris que l'école ne me plaisait guère et que je voulais travailler. En tout cas, je sais ce que je veux faire : un été, en colo, un animateur qui portait des bottes à bout pointu et un ceinturon incrusté de métal nous a initiés au travail du cuir et ça m'a plu tout de suite : l'odeur, la souplesse de la peau, ces multiples usages... j'en ai parlé à mon père et un dimanche de septembre, il m'a emmené sur le Vieux Port ; dans un ancien dock, des artisans exposaient leur travail. On a bien discuté avec un sellier qui m'a conseillé de m'inscrire chez les compagnons du devoir. Il a fallu que je fasse une lettre de motivation et pour mes 16 ans, j'ai reçu mon premier lieu de stage. La séparation avec mon père a été difficile, mais chacun a su cacher sa peine et j'ai su après qu'il était fier comme un coq de dire dans la cité que son petit allait faire le tour de France pour devenir un artiste...

Avant, j'avais toujours rêvé d'aller vers l'Ouest. Aujourd'hui, mon rêve se réalise. Je commence par un stage en Camargue : mon Ouest à moi n'est peut-être pas très loin, mais il y a la plaine, les chevaux, les taureaux et, qui sait, peut-être des cow-boys...

J'ai rendez-vous un samedi avec Dominique Bardès, près d'Arles, à la manade qui porte son nom.

Au bout d'un chemin de terre, un beau mas m'attend.

Chaque stage dure au moins six mois pour avoir le temps d'assimiler le savoir-faire et les techniques du maître ouvrier. Dominique, Dom, pour tout le monde ici, a le visage buriné du gardian qui passe toute sa vie dehors, dans le vent et sous le soleil brûlant du Midi. Il m'emmène dans son atelier où il répare les selles, fabrique les rênes, les guêtres, les ceintures et autres objets en cuir utiles et résistants dont lui et ses compagnons ont besoin au quotidien.

Après le dimanche matin passé à visiter le domaine, Dom me montre comment monter à cheval, il a choisi un Camarguais assez calme et très vite, je me sens à l'aise sur son dos, car ici, pas question de se déplacer en vélo ou en patins à roulettes, les chemins sont sablonneux, il faut choisir sa monture : 4/4 ou cheval.

Le lendemain, au chant du coq, je me retrouve à l'atelier pour faire connaissance avec les outils et apprendre les premières techniques. Il me faudra plus de quinze jours pour commencer à avoir le geste juste. Dominique est très exigeant, je me décourage vite, mais il sait trouver les mots et je répète les mêmes gestes jusqu'à ne plus y penser.

Avec les chaleurs de l'été, on s'arrête à 14 h et ensuite, je peux profiter de ma liberté. Cela me change de la cité... je vais souvent jusqu'à la plage : me baigner, une façon de noyer les tensions accumulées dans la journée, un moment de plaisir parfois gâché par des touristes à l'accent pointu qui, rouges

comme des écrevisses se réfugient sous un parasol et me regardent avec méfiance, moi, le petit jeune un peu trop bronzé... le meilleur moment reste encore le soir quand, enfin seul sur la plage, je peux chevaucher au ras de l'eau : dans ces moments-là, je me sens libre et léger comme une plume.

Je téléphone à mon père toutes les semaines, il me pose plein de questions, je lui raconte mes progrès et il a promis de venir une fin de semaine en août pendant ses congés.

Le temps passe vite quand on fait ce que l'on aime. Le dernier mois, je m'attelle à l'objet qui clôturera mon stage et que je dois réaliser tout seul. Il sera évalué par cinq compagnons et me permettra d'accéder à ma prochaine étape. L'enjeu est important, mais j'ai confiance en moi : je veux fabriquer un étui pour le couteau de mon père qu'il prend toujours avec lui quand il va pêcher et qu'il attache soigneusement avec une ficelle à sa ceinture de plongée, je sais que cela lui fera plaisir et ainsi, il n'aura plus peur de le perdre.

Après avoir découpé avec soin les différentes parties de l'étui, je dois les coudre avec une aiguille spéciale et un fil costaud. J'ai gravé les initiales de mon père, j'imagine déjà son sourire et son émotion en découvrant mon cadeau.

On m'a proposé plusieurs lieux pour mon deuxième stage et j'ai choisi un atelier de bateaux, des voiliers pour millionnaires où on aménage les cabines avec toutes sortes de matériau selon les caprices des propriétaires ; j'ai vu un catalogue, jamais je n'aurais pu imaginer un tel luxe...

Je partirai encore un peu plus à l'Ouest, près de Bordeaux ; il n'y aura plus les balades à cheval, mais je serai de nouveau au bord de la mer, enfin l'océan. On m'a dit que c'était différent, plus sauvage, mais pour moi, l'essentiel c'est de pouvoir me baigner, plonger dans les vagues, sentir la caresse de l'eau, humer l'odeur des embruns.

Au mas, Dom a organisé une petite soirée pour fêter mon départ : mon père a pu venir et c'est les larmes aux yeux qu'il reçoit mon cadeau. Mon ouvrage a reçu l'approbation des anciens et leurs conseils me seront précieux pour la suite.

Pour mon dernier jour, les copains ont proposé une virée à Arles. La pluie nous a contraints à nous réfugier dans un cinéma... un film de science-fiction qui se passe dans soixante ans, en 2020 ! Une ville polluée, un ciel bas et gris, des gens qui font la queue pour avoir un peu d'eau, des bagarres, des interdictions incroyables : ne plus se toucher, ne plus s'embrasser, porter un masque en permanence, la propagation d'un virus qui décime les populations, des trusts qui profitent de l'urgence sanitaire...

Je n'en peux plus, j'étouffe, je sors du cinéma... je retrouve le soleil qui a fini par percer les nuages, les gens se promènent bras dessus dessous en faisant du lèche-vitrine, des amoureux s'embrassent... la vie, quoi !!! et ces réalisateurs, quelle idée d'imaginer un pareil scénario, de quoi foutre le cafard à tout le monde ! heureusement, ce n'était qu'un film...

Je m'installe à une terrasse et commande une bière en attendant les copains. Certaines images apocalyptiques me reviennent, un vrai film d'horreur... je repense aux westerns que je regardais avec mon père, je souris, c'est un bon souvenir, ces moments partagés, collés l'un contre l'autre sans... comment ils disaient dans le film... ah oui ! Sans distanciation... Quel mot barbare !



## *Missouri* par Agnès Sommabere

Ils s'étaient appréhendés au sens d'apprendre l'un de l'autre, mais aussi de se craindre, avant de devenir amants. Leurs gestes et l'absence de paroles en disaient long sur l'étendue de leurs déconvenues. À cette période, elle ne connaissait de lui qu'une silhouette vaguement attirante, une certaine lenteur sensuelle n'avait pas échappé à son timide regard. Lui, paré d'une morgue sans faille, l'observait toutefois en douce, lorsqu'elle ravitaillait le comptoir provisoire tenant lieu de bar éphémère à tous ces gars, venus risquer une partie de leur salaire au cours des combats hebdomadaires de coqs les plus prisés du comté.

Elle serrait les dents, consciente d'être plutôt un objet de curiosité que de convoitise, alors qu'elle peinait à transporter ces fichues caisses en plastique vert, remplies de bouteilles de bière bon marché, qu'elle revendrait au prix d'un vin du meilleur cru. C'était le seul boulot qu'elle avait dégoté quelques semaines après avoir débarqué dans cet état du Missouri pour y écrire une thèse sociologique autour de l'évolution des loisirs familiaux au cours du siècle dernier. Elle avait presque vingt-quatre ans, sa minceur et l'étonnante longueur de ses cheveux, lui conservait l'allure d'une jeune adolescente. Son visage trahissait l'ombre de tourments énigmatiques et la sévérité de son regard relativisait la première impression juvénile. Elle était jolie, son visage fin, une bouche bien dessinée et tendre, ses yeux en amande laissaient deviner un métissage malgré la clarté de la peau. Seul quelque chose d'un peu dur dans l'expression, les plis à côté de sa bouche agissaient comme une limite à ne pas franchir tant bien même que quelqu'un eu envie de l'approcher.

Désenchantée par l'ambiance de cette ville où chacun protégeait son quant-à-soi, elle sortait peu et surtout par nécessité, pour se ravitailler, ou aller quémander quelques minutes sur le temps précieux de la vie des autres. Elle ne réussissait qu'une fois sur cinquante à ce qu'on admette que cette jeune fille un peu austère pénètre dans l'intimité de ces foyers conservateurs. Très vite l'évidence qu'elle devrait rester davantage que les deux mois prévus à son arrivée pour boucler ces interviews lui avait semblé un présage augurant d'un possible échec universitaire. Son énergie et sa motivation se heurtaient à la pesanteur d'une ville où le poids du passé ne laissait que peu de chances à un mouvement ascendant d'amorcer un début de changement. L'âpreté de la vie, du climat, n'inclinait quiconque à concilier les besoins des autres face aux vicissitudes de son propre quotidien. Elle aurait pu partir, tenter sa chance ailleurs... Une longue période de jours cafardeux s'amorça où elle s'enferma dans ce minuscule studio loué depuis Jefferson City, sa ville d'origine. Elle ne sortait que pour se ravitailler : café, biscuits, fruits, riz.

Son penchant pour le découragement s'exerçait jour après jour et puis soudain, une énergie nouvelle l'irradia du fond de son cœur ; elle n'allait pas tout laisser tomber maintenant alors qu'elle avait lutté pour qu'on admette sa trajectoire. Elle se remit sur pieds, reprit le cours de sa vie. Elle sonna à une porte ce jour-là : on lui ouvrit et on la laissa entrer. Un incroyable fourbi s'accumulait dans cette pièce, où une photo accrochée au mur défraîchi lui donna le dé clic pour poursuivre son travail de recherche. Une paire de bottes surmontait un châssis métallique avec roues encastrées. C'était une paire de patins à roulettes, les ancêtres des rollers, des patins incroyables. On lui en détailla l'origine, car le concepteur était un aïeul du propriétaire de la photo. Elle demanda si une paire existait encore quelque part, et on lui indiqua un musée dans la ville.



Elle put le visiter et tel un musée des curiosités, le lieu lui confirma que l'originalité se décline où que l'on soit, pourvu que quelqu'un ait l'audace d'aller au bout de ses projets. Ce jour-là fut jour de chance ; elle aperçut une petite annonce placardée sur la vitrine du bazar droguerie poste à essence où elle s'était arrêtée pour acheter une cartouche d'encre. On recherchait un livreur de boissons le dimanche après-midi, rémunération en fonction des ventes, pas sérieux s'abstenir. Elle avait utilisé sa bourse universitaire et puisé dans ses économies. Elle nota le numéro de téléphone et appela aussitôt. Une voix étrangement suave lui répondit, délivra les conditions de la mission non autorisée, mais connue de tous et l'embaucha pour tenir un bar clandestin le dimanche à la sortie de la ville. C'est ainsi qu'elle débuta ce job éreintant, à trimballer de l'alcool sous un soleil de plomb. Elle y côtoyait celui qui mettait en scène le lieu des combats des volatiles ; il se contentait de la saluer d'un hochement de tête et poursuivait son observation silencieuse.

Elle gagnait bien sa vie avec ce boulot bizarre, on lui donnait de généreux pourboires qui ne rachetaient pas les allusions carrément sexuelles dont les clients n'étaient pas avarés. Un dimanche où elle terminait de ranger les derniers bocks invendus, un homme lui sauta dessus. Elle hurla sans relâche, on la lâcha enfin, son cri se mêlant à un autre cri, celui d'un homme dont la bouche ouverte sur une dentition terrible, hurlait à son agresseur : « Espèce de gros porc, laisse là où je te dégomme ». Ainsi, celui qui lui avait évité le pire, se tenait devant elle ; elle se sentait méprisable comme le sont souvent les femmes victimes de la convoitise des hommes, qu'est-ce qu'elle avait fait pour en arriver là, se demandait-elle. Elle leva la tête alors qu'il lui proposait son aide pour terminer l'empilement des caisses, et elle le regarda enfin, ses yeux verts d'eau, sa peau ridée par le soleil, le vit vraiment pour la

première fois après toutes ces heures passées à l'apercevoir de loin. Il ne fut question de rien, ils n'évoquèrent pas l'incident, beaucoup de silence entre eux, un espace sans bruit après la fureur, une bière bue à même le goulot, et puis plus rien. Elle se retrouva au volant de sa voiture, soudain fatiguée, se sentit seule et vulnérable ; en même temps ses pensées revenaient vers cet homme qui était arrivé juste au bon moment, dont elle ne connaissait pas le nom. Et l'agresseur, elle avait oublié son visage, sa mémoire fidèle alliée lui faisait défaut, était-ce mieux, elle ne savait pas le dire à ce moment précis. Elle rêva cette nuit-là qu'un coq plantait ses ergots dans son estomac, son bec menaçant près de son visage, elle voulait s'échapper, une force la tirait vers l'arrière, sans qu'elle parvienne à s'enfuir pour de bon. Lorsqu'elle se réveilla, il était presque onze heures, une vague nausée aux lèvres ; elle prit une douche tiède et resta longtemps immobile, assise, face à la fenêtre ouverte sur l'horizon.

Le dimanche suivant elle retourna travailler, coincée par son engagement à vendre jusqu'à remboursement des cinq cents dollars qu'on lui avait avancé alors qu'elle n'avait plus de quoi assurer le paiement du loyer. L'après-midi se traînait, soleil de plomb, peur diffuse au ventre. Enfin, les combats se terminèrent ; elle s'empressa de ranger avant que tous ou presque soient partis, le risque de se retrouver seule tournait en boucle dans sa tête. Mais elle le vit, il se tenait près de sa voiture, celui qui lui avait prêté main-forte, il l'attendait visiblement, il l'aida et elle sentit sa gorge se dénouer. Ils devinrent amants sans l'avoir prémédité, le vent qui soufflait en rafales géométriques les précipita l'un vers l'autre. Elle sut que leurs amours s'appelleraient clandestines, même s'il ne lui parla jamais de sa vie, ailleurs, où il y avait une autre femme. Ils se retrouvaient, une fois les combats terminés, le sang des coqs s'étalaient sur le sable en tâches, en pointillés ou en

flaques, des plumes et de la douleur, les insultes des parieurs retentissaient encore à ses oreilles alors que déjà il l’embrassait. Elle fut heureuse, durant ces quelques heures qui se répétaient, les beaux dimanches, arrachés à la monotonie de l’existence, au lent défilé des jours, à l’incertitude du lendemain.

Un samedi, peu après la chaleur torride des jours précédents, un ciel clément, une brise légère et inhabituelle lui donna l’envie de s’éloigner de la ville. Elle prit une route inconnue et s’arrêta à proximité d’un lac. Elle se mit à marcher, cela lui faisait du bien, il y avait longtemps qu’elle ne s’était sentie aussi détachée. Elle aperçut au loin deux couples attablés, leurs pieds et ceux de la table, immergés dans l’eau du lac. En se rapprochant d’eux, elle les vit rire, ils semblaient insouciant, vaguement éméchés. Elle pensa à sa recherche, se dit que l’évolution des loisirs n’avait rien de révolutionnaire et que cette scène aurait pu se passer il y a cent ou cinquante ans en arrière avec les mêmes finalités. Qu’est-ce qui avait changé au fond ? Elle pensa aux bottes à roulettes, et se retourna brusquement, car une image connecta une zone de son cerveau, les eaux troubles de la mémoire, remuées, laissant remonter des miasmes. Un des hommes attablés était son agresseur ; il avait maintenant à ses yeux un visage, et elle eut très peur soudain de ne plus l’oublier, et de le reconnaître dans la ville ou ailleurs, et comme un souvenir qui vous empêche d’être totalement et pleinement heureux, de s’en retrouver prisonnière. Elle reprit la route, les larmes coulaient sans qu’elle cherche à les retenir, eau salée, rejoint l’eau douce des Grands Lacs. L’eau qui court face à la roche millénaire, le principe féminin et le masculin. Les creux et les aspérités, le dur et le mou, recevoir et percuter, qui gagne, qui envahit, qui perd, serait-ce toujours cela la différence ? Craindre ou attaquer, l’un contre l’autre, qui l’emportera ? Le pouvoir des

femmes avec leur ventre qui procrée et terrifie les hommes ? La force légendaire des hommes, et leur supériorité ? Quel combat mener ? Pourquoi et pour qui ? Elle s'enferma à nouveau chez elle et tenta de se consacrer à sa thèse, mais ses investigations tournaient en rond maintenant que son regard inquiet considérait toute chose. Elle supputait qu'ici elle n'apprendrait rien de plus, les traditions faisaient un paravent solide aux aspirations nouvelles. Elle n'avait pas suffisamment la foi, ne s'aimait pas assez non plus pour avoir confiance. Les gens s'ennuyaient la plupart du temps ici, ou s'offraient des plaisirs coûteux dans le Kansas, rien n'évoluait vraiment. Ils s'en fichaient au fond que leur façon de vivre pollue la terre mère, que les coqs meurent au combat ou que les chevaux s'épuisent à les distraire dans de vains rodéos.

La nouvelle lui parvint dans la soirée d'un lundi à la chaleur entêtante, alors qu'elle hésitait à descendre les quatre étages de son immeuble pour se réapprovisionner, plus de pain depuis deux jours, elle avait seulement partagé deux ou trois bières la veille au soir avec son amant, le goût mêlé salive et amertume du houblon, lui tenant lieu de nourriture.

Devant l'échoppe de l'épicier, un attroupement agglutiné empêchait quiconque de passer. Une fusillade avait eu lieu une heure plus tôt à deux rues de chez elle. Un homme, la cinquantaine, d'une rafale de balles, tuait les membres d'une communauté religieuse. La police l'avait maîtrisé, mais il était trop tard. Elle pensa à sa vie à Jefferson City, elle eut envie de voir sa mère, son père, enfin, de s'enfuir, le plus loin possible.

« Avant, j'avais rêvé d'aller vers l'Ouest », cela traversa son esprit comme une fulgurance, ou était-ce un mirage. L'image de son propre corps collé à celui de son amant se substitua à tout le reste, quelques minutes fragmentées sur l'horloge de sa vie. « Si c'est ça l'amour », ces mots prononcés par sa propre conscience lui lacérèrent le cœur. Elle eut la

clairvoyance de deviner qu'elle se trompait elle-même. Un vent violent, des rafales géométriques heurtaient ses tempes, le soleil couchant nimbait les nuages, la majestueuse beauté et la sordide réalité en concomitance, elle sut précisément que c'était le moment de quitter cet endroit, maintenant, car sinon bientôt, il serait trop tard.



## *Mon Covid-P* par Yannick De Luca

Ce mois de septembre 2020, cela faisait six mois déjà et ce jour-là, la sonnette retentit. Mélodie alla ouvrir la porte et l'aperçut, il était là debout à son portail. Elle pâlit...

Il faut revenir trois ans en arrière, Mélodie, institutrice à la retraite, venait d'avoir un terrible accident. A 70 ans, elle était restée huit jours dans le coma, elle avait subi une grosse intervention du bassin et les médecins lui avaient laissé entendre peu d'espoir sur l'état de ses jambes. Mais après de longs mois et beaucoup de courage et de volonté, elle commença à marcher à l'aide de deux cannes. Une femme autonome et de caractère, telle était Mélodie, elle mettait toute son énergie pour avancer. Dans tout ce qu'elle faisait, elle allait de l'avant. N'ayant pas de vie de famille, ni mari, ni enfant, elle s'occupait d'orphelins et d'enfants à « problèmes », c'était sa raison de vivre, car l'école lui manquait. De plus, avec des séances de kiné et de sport dans une salle afin d'essayer de marcher sans canne, elle peignait, écrivait, faisait de la poterie, enfin elle dévorait tout avec enthousiasme. Très conviviale, elle avait beaucoup de relations et quelques amis de longues dates et fidèles. De plus, elle n'en revenait pas, mais dans la rue, tous les gens lui souriaient, elle avait tellement besoin des autres...

Alors qu'elle venait de manger au restaurant avec des amies encore actives, ses anciennes collègues, elle les raccompagna jusqu'à leur bus. Quand elle revint à sa voiture en passant sous le grand hall de son village, il y avait tout un groupe de personnes assises en terrasse, à l'ombre d'un parasol, et un homme se dégagea en la voyant « Coucou, Mélodie, content de te revoir, joins-toi à nous, je t'offre un café et dis-nous ce qu'il t'est arrivé ». Elle prit place au milieu du groupe et raconta sa

triste histoire concernant son accident à son ancien copain de théâtre qu'elle n'avait pas vu depuis dix ans. Puis, petit à petit, tous étaient partis sauf un homme qu'elle n'avait pas remarqué jusque-là. Elle s'assit en face de lui, car il venait de lui proposer un autre café. Bizarrement, quelque chose d'in vraisemblable se produisit. Il la regardait droit dans les yeux, son regard semblait franc, pétillant, une douceur et de la bonté émanées de son visage. Ainsi, pendant très longtemps, ils échangèrent leurs points de vue sur beaucoup de domaines et à ce moment-là, encore, quelque chose d'incroyable se passa entre eux. Ils échangèrent leurs numéros de portables.

Julien l'invita au restaurant plusieurs fois, ils finirent par sortir ensemble. Un samedi, alors qu'ils étaient au marché, après avoir vu dans un stand, des rollers magnifiques avec des grandes roues et bottes qui dataient du début du siècle, un peu plus loin, un autre stand avec des vieilles photos, dont une qu'ils avaient trouvée très colorée, celle d'un coq avec des plumes aux couleurs magnifiques et enfin, encore plus loin, un autre qui intéressait beaucoup Mélodie. Un stand de bijoux « fantaisies » dont des petits bracelets aimantés de toutes les couleurs. Quand Julien s'aperçut de quelle façon Mélodie regardait avec envie ces bracelets, il lui en acheta de plusieurs couleurs, car il savait qu'elle était très coquette. En la raccompagnant, après une étreinte très amoureuse, il resta chez elle. Ils se voyaient pour les bons moments, tous les week-ends et tous les soirs de la semaine. Il partait le matin et revenait tous les soirs, ils étaient libres la journée pour s'occuper de leurs activités personnelles et n'oubliaient pas de s'envoyer des messages amoureux tous les jours : l'idéal pour un couple, pensait-elle, se voir pour les bons moments ! Ce mardi, elle alla



faire ses courses au marché. Bien sûr, elle n'oublia pas de mettre son bracelet aimanté, comme tous les jours.

Elle prit le rouge, car elle était habillée en rouge. Elle aimait la couleur depuis qu'elle pouvait marcher, car s'habiller en noir, c'était avant ! Ce bracelet n'était pas qu'un simple bracelet. Elle sortit de sa voiture pour faire les courses et après une heure, elle s'aperçut qu'elle n'avait plus rien au poignet. Le premier cadeau de Julien ne pouvait pas disparaître. Elle revint sur ses pas et au bout d'une demi-heure, ses yeux se posèrent sur quelque chose de rouge ! Son bijou était là, elle n'en revenait pas ! Personne ne l'avait pris... et depuis ce mardi, elle perdit plusieurs fois ses bracelets et toujours, elle les retrouvait, cependant, un autre jour, elle avait beau le chercher, non, elle ne le trouvait pas. Et c'est alors que Julien, en arrivant chez elle, lui indiqua sa voiture et elle vit le bracelet aimanté accroché au métal de sa voiture. Depuis, grâce à ses bracelets, elle devenait de plus en plus positive. Pour diverses raisons, quand elle était en retard, quand elle n'y croyait plus, elle pensait à ses bracelets et se disait, je perds mes bracelets, mais je les retrouve toujours, alors pour le reste, ce sera pareil. Je n'ai pas confiance en moi, mais il n'y a pas de raison, j'y arriverai ; je suis en retard, mais je serai quand même à l'heure à mon rendez-vous et effectivement, moins de circulation, elle était à l'heure. Son côté négatif fut transformé en positif et c'était un cadeau de Julien... C'est certain, elle pouvait se permettre d'y croire, Julien serait l'homme de sa fin de vie !

Julien était très positif de nature et l'aidait beaucoup, il la complimentait, il l'encourageait toujours, ils allaient ensemble dans la salle de sport et avec le soutien de Julien et sa volonté plus l'envie de lui faire plaisir, elle marcha très vite avec une seule canne puis elle finit sans canne. Elle le faisait pour elle,

mais aussi pour qu'il soit fier d'elle. Les yeux de Julien étaient brillants quand il la regardait, elle se sentait aimée, désirée, il l'a comblée de fleurs, de cadeaux. Il avait égayé son jardin en lui plantant de jolies plantes de toutes les couleurs. Elle sentait que l'amour et l'affection étaient vraiment au rendez-vous. Chaque fois que c'était possible par rapport à leurs bénévoles, ils partaient en voyage. Il lui répétait souvent, « avant, j'avais toujours rêvé d'aller vers l'ouest », ils y sont allés. « Et maintenant, lui disait-elle, tu ne préfères pas Toulouse ? » Il souriait, car n'importe où, avec elle, il était bien. Un lundi soir, il arriva avec son camion, « musique à fond », sortit de son véhicule, bouquet de fleurs à la main, s'agenouilla près d'elle en lui disant : « Tu entends, c'est notre chanson », on aurait dit deux jeunes amoureux de 18 ans... tant pis pour les voisins ! Ils vécurent ainsi très amoureux. Julien trouvait quand même que Mélodie s'occupait trop des petits de l'orphelinat, trop de ses activités, trop de sa maison, trop d'habitude de femme seule. Peut-être pas assez démonstrative affectueusement selon lui. Elle avait vécu seule trop longtemps. De son côté, Mélodie n'avait jamais compris pourquoi Julien ne voulait rien dire de leur relation à sa bande de copains et notamment à leur copain en commun qui leur avait permis de se rencontrer. Il lui disait qu'il ne voulait pas être charrié. Cela la contrariait énormément, elle ne le comprenait pas, c'était la seule ombre au tableau. Arrivés à l'âge de la retraite, il serait temps d'assumer. Il vivait en collocation avec des jeunes gars et elle n'était jamais allée chez lui. Elle ne pouvait lui donner les clefs de sa maison, car il laissait tout ce qui était important dans son camion : ses papiers, ses clefs, ses cartes. Et Julien les égarait régulièrement. Alors, évidemment, c'était dans son camion qu'il attendait qu'elle revienne de son activité. Il arrivait

également en retard le soir, car il allait au café avec ses copains. Ces petits faits l'agaçaient, mais elle l'aimait assez pour passer outre.

Puis arriva le week-end juste avant le confinement du mois de mars. Toujours aussi amoureux, il arriva le samedi midi et pendant le repas, ils parlèrent gaiement, ils riaient souvent.

Il partit au salon, Mélodie prépara le café. Lorsqu'elle lui porta sa tasse, il lui dit : « j'ai quelque chose à te dire qui ne va pas te faire plaisir ! » Elle s'attendait à tout, mais pas à ça : « je te quitte et ne changerai pas d'avis ! » Elle n'en croyait pas ses oreilles !

D'abord paralysée, elle tomba en sanglots et lui aussi ! « Tu viens d'avoir un message, lui dit-elle ou ai-je fait quelque chose qui ne t'a pas plu ? » s'exclama-t-elle. « Oh ! Certainement pas ! » Lui répondit-il. Elle ne put en savoir davantage. Il prit quelques affaires et s'en alla. Elle aurait préféré être confinée avec lui, mais pas lui, apparemment. Quelle déception ! Elle lui demanda de revenir le dimanche pour prendre ses affaires, mais surtout pour parler. Il revint le lendemain, prit le reste de ses affaires, mais elle n'eut pas plus d'explication, ils éclatèrent en sanglots tous les deux encore une fois et il partit définitivement. La douleur fut terrible pour Mélodie, non seulement il y avait le confinement à cause du Covid-19, mais en plus, elle, Mélanie avait la souffrance de son Covid-P, son Covid personnel ! Cette rupture semblait être aussi sournoise que le virus : très violente, car rapide et inattendue. Il avait été très agréable, galant, amoureux jusqu'à cette minute. Peut-être était-elle tellement heureuse, que Mélodie n'avait rien vu venir, tellement heureuse qu'elle n'était pas assez à son écoute. Mais quand on aime vraiment

une personne, on lui dit ce qui ne va pas, on se bat pour elle. Pendant le confinement, seule évidemment, sans message de son « homme », elle passa son temps à pleurer. Elle faisait des cauchemars, l'imaginant en train de faire une énorme grimace. Mais heureusement, elle avait quand même cette énergie, elle s'en servit pour travailler chez elle. Pendant ce temps-là, elle ne pensait pas et elle avait beaucoup de messages et coups de fil des uns et des autres. Mais sans arrêt, plein de questions sans réponse trottaient dans sa tête : peut-être était-il malade et voulait-il la protéger ? Il lui avait dit qu'il n'avait rencontré personne, surtout pas une femme, alors qui ? En partant, il lui avait dit « Tu as plein de qualités, tu es jolie, volontaire, gentille, tu as un beau sourire... mais je te quitte et je ne changerai pas d'avis », ces derniers mots trottaient sans arrêt dans la tête de Mélodie. Elle lui avait répondu qu'avec toutes ces qualités, il n'y avait pas de raison de quitter une femme... Il aimait rendre service et aider tout le monde, Mélodie, allant mieux, il devait penser qu'elle n'avait plus besoin de lui ! Il n'avait pas dû se rendre compte que cette relation qui avait apporté tant de bonheur à Mélodie allait en une minute d'autant plus la casser ! Autant lui dire qu'il ne l'aimait plus, mais d'une minute à l'autre cette transformation dans son comportement, c'était incompréhensible. Elle pensait qu'au contraire, il devait la détester terriblement pour la quitter de cette façon ! Jusqu'à ce samedi, il s'était montré aimant, adorable. Ce changement si brutal, cette rupture furent extrêmement douloureux pour elle. Et trois mois plus tard, ils s'étaient rencontrés par hasard, il vint à sa rencontre. Il lui proposa de l'inviter au restaurant. Elle se dit qu'il avait réfléchi pendant le confinement, ils ont parlé de choses et d'autres, à un moment, il lui prit la main, mais ils se séparèrent à nouveau sans qu'elle en sache davantage.

L'attitude de Julien ne semblait pas trop claire. Quelques jours plus tard, elle l'aperçut dans la salle de sport sans qu'il l'ait vue et elle l'entendit dire à son voisin qu'il avait été heureux pendant le confinement... Ce fut un choc de plus pour Mélodie, si lui avait été heureux, elle, de son côté, n'avait fait que souffrir.

C'est donc ce jour-là, six mois après, en septembre, que la sonnette se déclencha, qu'elle ouvrit la porte et dès qu'elle l'aperçut debout à son portail, elle pâlit... il était là, devant elle, tenant dans sa main un bracelet aimanté : « regarde, j'ai trouvé ce bracelet que tu as certainement perdu, je viens te le rendre..., et les yeux brillants, il rajouta "je suis sûr que c'est le tien"...





**L'Envolée belle / Sylvie Azun-Jilali**

**Des nouvelles du large / Philippe Chapet**

**La Maladresse / Aude Fourmann**

**L'Aventure de bonheur /  
Cyann Désirée Alain Suquet**

**Le Jour du seigneur / Audrey Denis**

**L'Ombre et la lumière / Catherine Peig**

**Mauvais rêve / Dany Lanza**

**Missouri / Agnès Sommare**

**Mon covid / Yannick De Luca**

